

Profitez
d'offres exceptionnelles
et des remises salon
sur toute la gamme Nissan
du 15 mars au 15 avril
à travers notre réseau

A FONDS PERDUS

Un homme d'exception

Journées
Environnement
chez NISSAN

L'histoire officielle qui nourrit la mémoire collective, pour l'essentiel factuelle, sélective et guerrière, est celle d'hommes et de femmes aux parcours singuliers qui s'éclipsent peu à peu devant ceux, plus récents, de self-made men fortunés ou de carriéristes préfabriqués ; leurs fortunes ont depuis longtemps supplanté les tracts de Novembre et de la Soummam et leurs 4X4 ravalés dans les coins perdus de musées fourrent tous les vieux fusils de chasse des premiers héros.

Instrumentaliste et manipulatrice, une telle histoire porte aujourd'hui la responsabilité d'avoir assassiné une seconde fois, aux yeux des nouvelles générations, ceux qui ont rendu aux Algériens leur fierté et leur dignité perdues.

Un cliché reste fixé pour l'éternité : celui d'un homme droit, stoïque, au sourire narquois, encadré de jeunes parachutistes. Une bande son vient se greffer à l'image pour graver deux belles petites phrases connues de tous (on espère que c'est encore la cas) :

- «Donnez-nous vos avions, vos chars, et nous vous céderons nos couffins. Vous êtes le passé, et nous sommes l'avenir».

- «Mettez la Révolution dans la rue et vous la verrez reprise et portée par des millions d'hommes».

Plus contestée, parce que rapportée par une source jugée «intéressée» (*), une projection prémonitrice de l'avenir est également prêtée à Ben M'hidi :

«Lorsque nous serons libres, il se passera des choses terribles. On oubliera toutes les souffrances de notre peuple pour se disputer les places. Ce sera la lutte pour le pouvoir. Nous sommes en pleine guerre et certains y pensent déjà... Oui, j'aimerais mourir au combat avant la fin».

Ben M'hidi mérite plus que des «bribes d'histoires» dans notre construction identitaire. A ce titre,

El-Hachemi Trodi et son éditeur, l'Enag, auront sauvé une partie de notre âme en rééditant récemment *L'Homme des grands rendez-vous*, avec une préface de Omar Carlier (**).

Carlier salue l'initiative comme «un témoignage d'envergure et de première main qui rompt avec le cliché du «fils du pauvre» et transforme radicalement la connaissance, sinon l'image, que nous avions d'un héros de la révolution». L'historien saluera «la qualité exceptionnelle du témoignage de Si Trodi» — qui l'a connu vers 1940 à l'école Lamouli, ex-Lavignerie, vite quittée, fin 1941, pour «aller chercher du travail et aider à la vie de la famille» — tout autant que «la valeur exceptionnelle de son ami», Mohamed Larbi Ben M'hidi, dont le destin marie «culture orientale et culture occidentale, sources du livre de Dieu et poèmes de Victor Hugo, Imrou' el-Quays et... Rita Hayworth !» ou la belle Nour El Houla.

Chef du mouvement scout, SMA, il est également joueur et membre du comité du club de football, l'USB, habillée de noir pour les ténèbres du passé et de vert pour l'espoir de l'avenir, avant de passer par les planches du théâtre dans une adaptation allégoriquement anti-coloniale de la pièce de François Coppée *Pour la couronne*.

Trois surnoms lui collèrent : d'abord celui de «Lem-ven-ven», puis celui de «Zapata» et enfin celui de «Hakim».

«Lem-ven-ven» parce que l'homme est connu pour l'ardeur du geste, la véhémence de la parole et ce surnom, qui rappelle le bourdonnement de l'abeille, est dû à ses dons oratoires redoutables et une vitalité débordante.

«Zapata», parce que notre héros admirait ce guerrier, défenseur des pauvres et des opprimés.

«Hakim» parce que ses lectures, nombreuses et ininterrompues, variées et approfondies, ont étoffé

sa réflexion et son expérience. Dépassant l'attraction de l'idéal socialiste, à partir des années 1950, qui a fortement sacralisé le personnage aux yeux des premières générations de l'indépendance, le biographe est ici «soucieux de vérité jusque dans le détail de la vie affective, avec le courage qu'il faut pour refuser l'interdit sur la valeur de l'intime, ou l'angélisme dans la description du caractère et la confection du portrait (le Ben M'hidi de la caserne)».

Né en 1923 à Aïn M'ilia, une enfance à Batna et une adolescence à Biskra, ses études prirent fin avec un niveau de deuxième ou troisième année moyenne (ex-cinquième ou quatrième année de collège) et furent prolongées de lectures bouillonnantes et de cours du soir dans les médersas libres.

Que lisait Ben M'hidi ? L'histoire des révolutions, des hommes illustres qui l'avaient guidée et de tous les combattants de la liberté, la guerre d'Indochine, les partisans vietnamiens, Hô-Chi-Minh.

L'homme est, nous dit-on, «au cœur d'une action éclairée par une théorie» tirée de «lectures sérieuses et profondes» de Montesquieu, Balzac, Victor Hugo, les tirades et philippiques de Robespierre et Danton, de Cheikh El-Mili, Djamel Eddine El-Afghani, Chakib Arslane, Abdou, Ben Badis (qu'il n'a jamais rencontré, contrairement à la légende), cheikh Mohamed El-Abed Smati El Jalili.

Notre héros n'est pas pour autant un ermite. Militant MTLD, il est agressé, «son corps lacéré et ses vêtements déchirés» aux élections municipales d'octobre 1947 auxquelles il ne fut pourtant pas candidat. Chargé d'organiser l'OS sur un territoire allant de Biskra vers les Aurès du nord pour finir dans les régions de Ouargla et d'El-Oued au sud, il reçut les inspections et enseignements de Boudiaf (pour l'organisation, la rigueur, la discipline et la

vigilance), Aït Ahmed (pour l'éducation morale et politique, la philosophie révolutionnaire) et Bel-Hadj Djillali (pour l'instruction militaire) — ce dernier rallia plus tard l'ennemi pour devenir «Kobus», se rangea aux côtés de l'armée coloniale et combattit l'Armée de libération nationale.

Homme de Novembre et de la Soummam, Ben M'hidi est membre du CNRA et du CCE. Et c'est à ce titre qu'il arrive à Alger en septembre 1956, avec pour agent de liaison le petit Omar. Artisan de la grève des huit jours, il réussit l'exploit de tendre et de réussir la plus «gigantesque embuscade politique dans laquelle sont tombés non seulement l'armée française, mais le gouvernement français lui-même».

Lorsqu'il est arrêté le 23 février 1957 rue Debussy à Alger, il a déjà gagné et son assassinat par Bigeard, probablement la nuit du 3 mars, par balle dans le corps (retrouvée après sa réinhumation en 1965), cet assassinat restera inscrit comme «la lâcheté de trop».

Quelle place occupait la religion dans la vie d'un héros ? Religieux et pratiquant, il était «avec une grande pureté, mais il n'était ni fanatique ni candide», nous apprend Trodi. «Il était pour un Islam révolutionnaire et non pour un Islam des moines, même s'ils portaient des turbans. Répéter aux gens les règles d'ablations et d'autres préceptes non convenables à l'heure où l'islam était en plein déclin le faisait rager».

Quel idéal pouvait incarner un tel héros ? Il était loin du royalisme, de la dictature, du pouvoir totalitaire. Il aspirait à vivre dans une république démocratique, libre et sociale.

Quelles qualités humaines étaient réunies en lui ? Affable, toujours souriant, bien élevé et courtois. Romantique «au cœur ardent et bon, il paraissait bien déçu par l'attitude des hommes, lui l'homme sincère, plein d'innocence» ; il mépri-

sait «les astuces, les spéculations politiques». «Patriote ardent, il n'admettait pas qu'on glissait dans la tiédeur et l'immobilisme.»

Ardent partisan du droit et de la liberté, il savait galvaniser l'auditoire. «Il aime la justice, l'égalité, la démocratie, le sérieux», nous dit Trodi qui semble retrouver en lui une sublime incarnation des traits de notre peuple : «Notre peuple, contrairement à ce qu'on pensait de lui hier, et ce qu'on pense de lui aujourd'hui, n'est pas un peuple lâche, indifférent, indiscipliné ou désordonné (...) Le peuple algérien est une force intelligente, habile, fiable entre des mains adroites et ingénieuses.»

Les nations, comme les hommes, se désintègrent lorsqu'elles perdent leurs repères et leurs mythes ; leurs identités sont en danger parce que mythes et repères ont été fragmentés ou maltraités, oubliés ou reniés, et qu'ils ne leur permettent plus de rêver, d'espérer, de se projeter et de construire.

Les mythes sont fondateurs lorsqu'ils fournissent la règle, le discours et l'exemple. Trodi participe modestement à leur réhabilitation : il réussit, au moins le temps d'une lecture, à ranimer la flamme patriotique enfouie sous les cendres des reniements et de la prédation, par des mots simples que seule rend possibles une amitié exceptionnelle avec un grand héros de notre histoire.

A. B.

(*) Ferhat Abbas, L'indépendance confiscée, p. 44.

(**) El Hachemi Trodi, Larbi Ben M'hidi, L'Homme des grands rendez-vous, préface de Omar Carlier, deuxième édition revue et corrigée, Enab/Editions, Alger 2008, 190 pages.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



LES VRAIES RAISONS D'UN CHOIX !

Evénements de Berriane. Réponse ferme de la communauté mozabite aux propositions des émissaires envoyés par Alger : «Nous ne pouvons plus nous satisfaire de promesses non tenues. A nos yeux, vous n'avez plus aucun...

...crédit !»

Pourquoi Abdekka a-t-il désigné Ouyahia pour le représenter au sommet Inde-Afrique qui s'ouvre aujourd'hui à New Delhi, alors que la logique, les us et coutumes du palais auraient voulu que ce soit Belkhadem qui y aille ? Les experts en us et coutumes du palais sont divisés sur la question, et donc sur les réponses. Certains expliquent ce choix par l'expiration du délai de validité du passeport de Belkhadem. Distrait ces derniers temps, l'actuel chef du gouvernement n'aurait même pas remarqué que son passeport «allait mourir». D'autres experts disent qu'Abdelaziz II s'y serait pris très en retard pour déposer sa demande de visa à l'ambassade indienne à Alger. Laquelle aurait opposé un nœud pour insuffisance du délai d'étude de ladite demande. D'autres affirment que le visa indien n'aurait de toutes les façons pas été accordé à Belkhadem parce que le chèque de banque pour le règlement des frais de visa aurait été rejeté pour défaut de provision. D'autres, très bien introduits dans le milieu médical, jurent que Belkhadem n'a pas été envoyé en Inde parce qu'il a refusé de se soumettre au vaccin anti-

diphtérie, vaccin indispensable à toute personne voulant se rendre dans ce beau pays où l'on boit de l'eau du fleuve où l'on se baigne. D'autres, tout aussi au fait que les précédents des questions médicales, croient savoir que Belkhadem, souffrant de durillons dus à la station debout prolongée devant le bureau de Abdekka à attendre que la porte s'entrouvre, ne pouvait physiquement pas assumer le déplacement de New Delhi. D'autres, moins au fait des questions médicales mais très proches des services financiers et de la DRH d'El Mouradia, révèlent que Belkhadem n'aurait pas du tout apprécié l'octroi de 50% de frais de mission, alors qu'habituellement le chef du gouvernement, pour des déplacements moins lointains, bénéficie de 100% et d'une prise en charge totale dans un hôtel 5 étoiles. D'autres enfin, assez bien informés des questions astrales et de l'importance que leur accorde le sidéral et sidérant chef du gouvernement, jurent que c'est une règle stricte qu'il s'est imposée : ne jamais prendre l'avion au cours du 3^e décan lunaire, ascendant été indien. Un thème astral que Belkhadem soupçonne de lui être défavorable, pour ne pas dire fatal pour son karma. Voilà les réponses des experts à la question toute simple de savoir pourquoi Abdekka a choisi d'envoyer Ouyahia en Inde plutôt que son chef du gouvernement. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.



VENTE-DÉDICACE

Maâmar Farah dédicacera ce jeudi 10 avril 2008 son ouvrage «Le rêve Sarde» à la librairie Editions Tira, cité Adrar, Béjaïa, à partir de 14h.